

« Pour entrer dans la galerie White Cube de Londres, le visiteur doit se procurer un ticket (gratuit) pour admirer, en groupe de trois ou quatre personnes maximum et en l'espace de deux minutes chronométrées par un agent de sécurité intransigeant, l'œuvre d'art la plus onéreuse jamais produite. Il s'agit d'un crâne du XVIII^e siècle auquel on a rajouté une dentition humaine et que l'on a agrémenté de 8600 diamants de petite taille et d'un diamant plus important, incrusté dans le front. Soit en tout 1106,18 carats. Cette œuvre, qui aurait pu surgir de l'imagination d'un scénariste pour le prochain James Bond, a coûté près de 20 millions de dollars à l'artiste anglais Damien Hirst, qui seul l'a financée. Damien Hirst, chouchou du marché de l'art international et acteur central du renouveau de l'art contemporain anglais des années 90, gère une véritable entreprise de création artistique. Un artiste qu'on connaît autant pour ses sculptures, peintures, dessins et installations que pour le marketing qu'il orchestre lui-même pour chacune de ses expositions. Il a ici tout conçu, depuis la façon dont les spectateurs voient le crâne (puisqu'en l'occurrence il s'agit d'un véritable spectacle) jusqu'au reste de l'exposition, qui occupe les deux espaces monumentaux de la galerie, dans le West End (Mason's Yard) et dans l'est branché de Londres (Hoxton Square). Cent vingt secondes riches en émotion Le crâne, pièce centrale du dispositif, est exposé dans un espace séparé. Armé d'un ticket spécialement conçu et dessiné par l'artiste, le spectateur curieux y parvient après avoir franchi plusieurs contrôles de sécurité et laissé son sac à l'entrée.

For The Love Of God (« Pour l'amour de Dieu ») se présente un peu, et peut-être de façon ironique, comme la huitième merveille du monde : le crâne « apparaît » au centre d'un espace complètement sombre, éclairé de façon admirable et visible derrière une épaisse protection de verre.

En l'espace de cent vingt secondes, on traverse toute une série d'émotions, de l'éblouissement à l'agacement, de l'admiration à l'incompréhension. Mille questions surgissent. S'agit-il d'un pied de nez au monde de l'art avec ses envolées quasi boursières, à une époque où une toile de Rothko se vend quasiment à 54 millions d'euros ?

S'agit-il, contre la fatuité d'une simple toile faite de matériaux de peu de valeur, d'exhiber un objet dont la valeur est presque éternelle et infinie, dans le temps et l'espace ? Car, même si un diamant n'a de valeur que parce que nous lui en attribuons, qui oserait prétendre que ça ne vaut rien ?

Pour autant, un crâne, même couvert de diamants, vaut-il plus que la vie ? La vie est-elle éternelle jusque dans la mort ? Hirst semble poursuivre ici son étude de la vie et de la mort, de leur aspect tout aussi miraculeux que fragile. Cette pièce, admirable autant qu'obscène, n'est que l'aboutissement d'une œuvre accompagnée, et même portée par la controverse. Malgré son prix de vente, 100 millions de dollars, cinq acheteurs potentiels – dont semble-t-il le chanteur George Michael – sont prêts à l'acquérir. Peut-on en conclure que plus aucun prix n'effraie dans un monde où il y a compétition pour acheter ce qu'il y a de plus cher ?

Si les diamants sont certifiés *conflict free* (c'est-à-dire produits hors des zones de conflits en Afrique et donc ne finançant pas la guerre), on peut légitimement se demander pourquoi dépenser autant pour une œuvre dont la seule qualité est d'apparaître chère dans un monde où les inégalités ne cessent de croître. [...] »

Diane Gabrysiak et Anne Maniglier, « *Hirst présente l'œuvre la plus chère jamais produite à Londres* » publié sur le journal en ligne *l'Obs avec Rue89*, le 22 juin 2007. Source : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-rue89-culture/20070622.RUE0769/hirst-presente-l-uvre-la-plus-chere-jamais-produite-a-londres.html>

« [...] Damien Hirst est non seulement à la tête d'une entreprise véritable nœud de contrats, mais c'est aussi un homme d'affaires avisé qui veut rentabiliser son investissement compte tenu des fonds engloutis : chaque statue ou objet a été « produit » à trois exemplaires et deux épreuves d'artistes, dont un exemplaire gardé par l'artiste.

Enfin, le lien entre industrie du luxe et industrie culturelle éclate comme une évidence. L'industrie du luxe a besoin d'événements mondains comme ce jour de vernissage, où pas moins de quatre mille personnes venant du monde entier étaient invitées, tissant un réseau social à l'échelle mondiale. Mais si le marché du luxe a besoin du marché de l'art, le marché de l'art a besoin du marché du luxe. Ce qui est bon pour François Pinault est bon pour Damien Hirst et réciproquement.

Mais le marché mondial du luxe peut un jour s'effondrer – les mesures anticorruption en Chine commencent à produire leurs effets, la récession s'installe au Brésil et en Russie. Pire, les fondamentaux du luxe qui consistent à fabriquer des produits durables dont les prix ne cessent d'augmenter au nom d'une valeur éternelle, sont menacés par la technologie numérique qui prône le primat de la fonction des objets et leur obsolescence continue. L'énergie créatrice de Damien Hirst survivra-t-elle au lent enfoncement des piliers du luxe ? Seul son sphinx de bronze détient la réponse à cette énigme ».

Jean-Michel Saussois, « Les trésors de Damien Hirst survivront-ils au marché mondial du luxe ? », magazine en ligne *The Conversation*, 4 février 2018. Intégralité de l'article et source : <https://theconversation.com/les-tresors-de-damien-hirst-survivent-ils-au-marche-mondial-du-luxe-89614>